

Travel report Nepal, August to October 2010

Compte-rendu de voyage : Népal, août/octobre 2010

par Stefanie Christmann

La présidente d'Esel-Initiative Stefanie Christmann a passé près de six semaines au Népal pour superviser le projet de Dolpa. Afin de compenser les émissions de CO₂ de son vol, elle a fait un don au site www.atmosfair.de. Elle a également payé à titre privé tous les frais du voyage.

Le district de Dolpa est l'un des plus vastes du Népal, mais ne compte que 35 000 habitants (à l'ouest du Dhaulagiri, faisant frontière avec le Tibet). Les villages sont séparés par de nombreux cols montagneux abrupts (culminant souvent à plus de 5 000 mètres) et des rivières sans pont. Parfois on marche pendant plusieurs jours sans traverser un village ni même rencontrer quelqu'un. Il m'a fallu plus d'une semaine pour atteindre le district de Dolpa. Nima S., veuve âgée de 37 ans vivant à Tinjegaon, mère célibataire d'un garçon et directrice du groupe de mères : « De nombreuses ONG sont venues ici et ont promis de venir en aide aux villages. Mais c'est la première fois que l'on reçoit de l'aide : six semaines après la sélection des femmes, nous avons reçu les naks ! ».

Notre partenaire de coopération Sahayog Himalaya-Nepal (SHN) a accompli des choses incroyables.

Il n'existe pas de banque dans la région et seuls quelques villages ont le téléphone. SHN a formé Saput Sherchan et d'autres hommes courageux et fiables, les a équipés de tentes, sacs de couchage et manteaux chauds et les a envoyés dans le Dolpa pendant plusieurs mois. Comme les villages du Nord sont surtout situés entre 3 500 et 4 300 mètres d'altitude, les naks sont les animaux les plus appropriés pour le don, les vaches ne constituant pas une solution qualitative. Les naks vivent en troupeau sur les pâturages montagneux. En conséquence, dans cette région peu peuplée, les groupes de mères doivent être formés. SHN a réuni toutes les mères célibataires de chaque village du district, certaines à une journée de marche, pour former le groupe et se mettre d'accord sur les règles pour s'occuper des animaux. Les mères gardent les naks elles-mêmes à tour de rôle. Tous les revenus provenant de l'élevage (beurre, schurpi - fromage à pâte dure -, laine) ainsi que la progéniture sont partagés, tout comme les risques.

C'est ainsi que Pema G., une grand-mère de 55 ans vivant à Simegaon a reçu une nak. Elle élève son petit-fils, mais est trop faible pour s'occuper des animaux sur un pâturage élevé ou pour travailler comme ouvrière agricole journalière. Elle vit du tissage et du filage. Les autres femmes du groupe prennent en charge ses travaux d'élevage. Et Pema reçoit sa part de beurre, de schurpi et, d'ici 4 ans, quand les premiers veaux devenus adultes seront loués pour le commerce avec le Tibet, elle recevra aussi sa part de bénéfice. Un yak rapporte 1 000 roupies par jour pour cette activité, plus que le revenu de six jours d'agriculture.

Oser D., 30 ans, mère célibataire d'une fillette de 5 ans, résidant à Saldang et qui se retrouvera sans toit quand son frère se mariera, a obtenu une nak selon un accord similaire. Dans quelques années, elle ne pourra ni garder le troupeau ni travailler au champ, car elle devient peu à peu aveugle. Même si leur nak est tuée par un loup, un ours ou un léopard des neiges, chaque mère reste un membre du groupe et continue à s'occuper des animaux et à recevoir sa part. De ce fait, les femmes du groupe se

sécurisent mutuellement. C'est le groupe qui décide quand vendre un veau. Néanmoins, tous les groupes cherchent à garder leurs veaux pour accroître le troupeau : 1 kilo de beurre de nak rapporte 600 roupies (6 €), 1 kilo de schurpi 150 roupies et chaque veau augmente ainsi le potentiel de ressources. Les naks ont un petit au bout de 4 ans (et jusqu'à l'âge de 24 ans), les veaux sont utilisées comme bêtes de travail à partir de 4 ans. Les revenus de la vente de beurre et de schurpi sont uniquement utilisés par la mère pour payer l'école, des vêtements chauds, une meilleure nourriture ou un logement décent.

Chaque groupe possède sa cheffe : c'est à elle de s'assurer, avec le professeur, que tous les enfants, filles et garçons, vont bien à l'école. De nombreux enfants n'étant jamais allés à l'école ont ainsi été scolarisés et le seront même à l'âge de 10 ou 12 ans.

Au nord du Dolpa, la polyandrie existe encore. Beaucoup d'hommes travaillent dans le commerce et vivent loin de leur village : les femmes sont rares à pouvoir se marier. Les hommes du Dolpa boivent beaucoup d'alcool. Selon Saput, beaucoup de femmes sont victimes de violence conjugale. De nombreuses mères célibataires sont très jeunes et maquent de biens essentiels, comme de sécurité. Elles travaillent toutes très dur aux champs, portent du bois et sont employées aussi dans la construction. Chörtel G. de Charka, divorcée depuis sept ans, ramasse ainsi les déjections de chèvres pour les échanger contre de la nourriture, une charge particulièrement rebutante. C'est la seule région d'Himalaya où j'aie rencontré autant de mères qui, en raison de leur grande pauvreté, doivent envoyer leurs jeunes enfants dans des monastères ou même les faire travailler, car elles sont dans l'incapacité de nourrir tous leurs petits. Lamu G., par exemple, une mère célibataire de 3 enfants âgée de 40 ans et vivant à Tinjegaon, a confié sa fille aînée de 12 ans à un foyer où elle s'occupe des animaux, ramasse du bois (un travail très difficile) et travaille aux champs, en échange du lit, de la nourriture, des vêtements et 45 kilos d'orge par an pour sa mère. Lamu expliquait que c'était le seul moyen de garder ses plus jeunes enfants en vie. Avec eux, Lamu vit dans un espace de 8 m², elle ne possède aucune terre. Elle a loué un champ de patates mais doit donner plus de la moitié de sa récolte au propriétaire. Les bonnes années, il y a assez de patates pour 3 mois. La famille survit surtout grâce à la soupe d'orge.

Les veuves ont une vie particulièrement difficile. Certaines héritent d'une maison et d'un peu de terres, dont la récolte peut les nourrir quelques mois. Mais elles ont besoin de beaucoup de tsampa (orge et beurre) pour les funérailles de leur époux. Phonso G. de Charka, par exemple, doit 30 000 roupies qu'elle ne peut rembourser qu'en travaillant au champ (l'équivalent 100 à 150 roupies par jour). Hélas, chaque journée travaillée sans être payée est un jour de perdu pour nourrir la famille. Ses quatre petits champs produisent de la nourriture pour à peine 5 mois. Comme beaucoup d'autres mères, elle doit emprunter de la nourriture en hiver.

Le dévouement et l'ingéniosité de certaines de ces femmes m'ont profondément marquée.

Pema G., célibataire de 39 ans et mère de 5 enfants de moins de 11 ans, a fabriqué sa propre maisonnette. Pour payer le bois de construction (qui doit être transporté par yaks du Tibet jusqu'au Nord Dolpa), elle a ramassé des Yarsangumba (un champignon rare vendu en Chine). Elle a loué 5 champs (la moitié de la récolte paie la location) et ainsi, pendant huit mois, elle n'a pas besoin d'acheter d'orge ou de

pommes de terre. Pendant cette période, son travail aux champs fournit le surplus de nourriture nécessaire à ses enfants.

Les cheffes de groupes m'ont également fait une très forte impression. La plupart d'entre elles ont défendu les droits des femmes dans le passé. En janvier, elles participeront à la prochaine formation de sage-femme à Katmandou et y recevront un cheval.

Malheureusement, parmi tous les villages du Dolpa participant au projet, nous n'avons rencontré qu'une seule femme ayant été scolarisée. Elle participera aussi à la formation de sage-femme. Toutes les autres participantes du Dolpa sont illettrées. Il existe très peu de centres de soins dans le Dolpa et ils n'ouvrent que l'été. Le taux de mortalité des mères et des nouveau-nés est élevé. A Simegaon, 9 à 10 enfants naissent chaque année mais 1 à 2 femmes meurent en accouchant. A Tinjegaon, sur 20 naissances annuelles, 10 bébés meurent en naissant ou décèdent peu de temps après. Beaucoup de mères qui survivent à l'accouchement meurent d'infections.

Certaines participantes à la première session de formation ont déjà joué le rôle de sages-femmes dans le passé, mais n'ont jamais été considérées comme des professionnelles de l'obstétrique. La doctoresse qui les forme nous a expliqué que beaucoup d'entre elles ne savaient pas comment palper l'abdomen d'une femme enceinte pour déterminer la position du fœtus, ni comment entendre les battements de cœur du bébé, ni même prendre le pouls, calculer le terme ou créer un environnement propre pour l'accouchement. Elles ignorent les techniques de respiration pour faciliter la délivrance, comment couper correctement le cordon ombilical, aider le nouveau-né à respirer. Elles ne savent pas combien il est important d'expulser tout le placenta après la naissance ou que des visites de suivi sont nécessaires. Tout cela est enseigné lors de leur formation. Certes, on ne leur apprendra pas à réaliser un accouchement par le siège, mais la formation fait chuter les risques d'infection pendant et après la naissance, diminue considérablement la mortalité maternelle et infantile et, si leur accouchement s'annonce difficile, permet d'organiser à temps le transfert des femmes vers un centre de soins (lorsqu'il est ouvert). Toutes les participantes reçoivent une mallette en aluminium contenant un stéthoscope, du désinfectant, des gants stériles, des ciseaux, etc. et elles peuvent se réapprovisionner dans les centres de soins.

J'ai rencontré deux sages-femmes ayant assisté à la première session de formation : Sunita T., âgée de 27 ans et originaire de Dana (Myagdi) et Pema B., 32 ans et venant de Tsarang (Mustang Supérieur).

Pema a dû chevaucher pendant quatre jours pour nous rencontrer. Toutes deux sont mariées et Sunita a deux enfants. Pendant des années, elle a suivi des « leçons de sage-femme » dans les centres de soins mais n'a jamais rien appris sur l'obstétrique, uniquement le soin aux nourrissons, les vaccins, etc. Avant de participer à notre formation, elle s'était uniquement occupée de nouveau-nés.

Sunita n'a pas reçu de cheval car elle travaille uniquement à Dana. De là, elle peut faire transférer vers un hôpital les femmes aux grossesses à risque.

A la demande des districts, notre première formation d'obstétrique s'adressait aussi aux femmes responsables de villages plus gros avec un taux important d'accouchements, et qui n'ont donc pas besoin de cheval. Neuf femmes du Mustang Supérieur, sept femmes de la région montagneuse au-dessous de Manaslu, trois de

Manang, une du Mustang Inférieur et deux de Myagdi ont suivi avec succès notre formation. Après quoi, onze d'entre elles ont reçu un cheval - tout comme Pema.

Pema s'occupe de Tsarang et Marang dans le Mustang Supérieur et pourrait être amenée à se rendre à cheval jusqu'à Dakmar. Pema n'a pas d'enfant. Elle s'occupe des femmes de Tsarang depuis des années et devenir sage-femme est son rêve de petite fille. Cette formation était sa chance.

Elle est passionnée par son volontariat tout neuf (les sages-femmes ne sont pas payées). Elle prend note de tout ce qui se produit pendant les grossesses et les accouchements. Elle a assisté à deux naissances à Marang et trois à Tsarang. Deux des nouveau-nés sont décédés faute d'assistance respiratoire. Un accouchement était particulièrement difficile et long. Pema a fait face à toutes ces difficultés. Elle prévoit de transporter à cheval les femmes au diagnostic d'accouchement difficile vers l'hôpital de Gami, après le col de Choya (3870 m).

Les deux sages-femmes témoignent que les femmes enceintes sont heureuses de bénéficier d'une assistance plus compétente, et qu'elles suivent avec attention les instructions pour stériliser la maison en vue de la naissance.

SHN souhaite continuer à offrir une formation de base aux sages-femmes des différentes régions mais également proposer des cours approfondis aux plus talentueuses.

Actu :

Cette année, des buffles d'eau (673 au total à ce jour), des naks (206) et des chevaux (18) ont principalement été attribués et la première session de formation de sage-femme a eu lieu. SHN va poursuivre son action dans le Dolpa et plus à l'ouest.

Coûts : vache locale 90€, nak et buffle d'eau 350€, ânesse environ 120€, cheval 600€

Le nouveau livre pour enfants "Kessang und Sarkini, Zwei Mädchen im Himalaya" (en allemand) sera prochainement publié par Horlemann-Verlag (réservé aux 10-12 ans).

L'exposition itinérante (gratuite) et le kit de cartes postales sont désormais exclusivement consacrés au projet au Népal. Les kits de cartes et les affiches ne sont pas à vendre mais un don est bienvenu. 100% des dons sont alloués exclusivement au projet.